Éditorial

Anne-Françoise Garçon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/546>

DOI : 10.4000/ephaistos.546

ISSN : 2552-0741

Éditeur

IHMC - Institut d'histoire moderne et contemporaine (UMR 8066)

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 3-4

ISSN : 2262-7340

Référence électronique

Anne-Françoise Garçon, « Éditorial », *e-Phaïstos* [En ligne], III-1 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ephaistos/546> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ephaistos.546>

Éditorial

Anne-Françoise Garçon

Équipe d'Histoire des Techniques / IHMC

CNRS-Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

La recherche en Histoire des Techniques s'est longuement polarisée sur les questions de « circulation ». À juste titre : en France par exemple, n'était-ce pas là l'un des éléments majeurs de la politique technique du Contrôle général des finances au XVIII^e siècle, organiser de France vers l'Europe de multiples voyages d'experts, afin de repérer les bonnes pratiques, d'en faire la description et les rendre accessibles aux entrepreneurs du royaume ? C'est dans ce cadre que l'ingénieur et académicien Gabriel Jars (1732-1769) ramena d'Angleterre, la fonte au coke, qu'il en présenta les principes à l'Académie des Sciences et qu'il incita à son adoption. Directement, en rencontrant Wendel, le grand sidérurgiste et en tentant avec lui de développer le procédé, en Lorraine, puis au Creusot. Indirectement, en Bretagne, où le chevalier d'Arcy, académicien et entrepreneur, chef de la direction parisienne de la puissante Compagnie des Mines de Basse-Bretagne, exigea de ses ingénieurs qu'ils expérimentent la fonte au coke, pour le travail des non ferreux.

Las : tout échoua. Il n'y eut en France aucune mise à feu efficace de hauts-fourneaux à coke avant les années 1820. C'est que l'industrie lourde n'était pas prête au bond économique et technique que le procédé supposait. Passer de la fonte au bois à la fonte au coke, signifiait passer d'une économie foncière à une économie capitaliste, un saut que l'industrie lourde britannique avait effectué, *nolens volens*, dès les débuts du XVIII^e siècle.

Et il n'est rien moins qu'anodin, de passer de la maîtrise du feu de bois à la maîtrise au feu de charbon, que les Iles britanniques, *nolens volens*, utilisaient couramment depuis des siècles. Tout diffère en effet de la grammaire technique, des référents indispensables au suivi du fourneau : couleur de flamme, odeur, descente des matières, forme des scories, *etc.* Au total, il y avait là un double apprentissage qui ne pouvait s'improviser, encore moins se décréter...

L'*exemplum* vaut leçon : si la « circulation » est la condition nécessaire au transfert technique, elle n'en est pas la condition suffisante. Bertrand Gille en son temps insistait sur la condition de congruence pour que les techniques fassent système. Spontanément, on pense à la congruence sociale, économique, politique, voire culturelle. Et tout aussi spontanément on néglige la congruence technique. Or, l'une des caractéristiques du phénomène technique est son hétérogénéité. Et cette hétérogénéité va croissante, ce qui fait de la congruence l'exception et non la règle. Obtenir une congruence, abaisser l'entropie en somme, à quoi oblige tout transfert technique, relève de la co-construction, de l'élaboration co-opératoire, qui pourra être voulue ou imposée, violente ou indolore, marquée ou discrète selon l'état des procédés et des cultures techniques, selon les environnements, les moments, les contextes. Étudier ce processus requiert une phénoménologie historique et anthropologique du fait technique, qui passe

par l'étude de ce qui le constitue dans son tréfonds : le geste et la pensée qui décident des procédés et déterminent leurs grammaires opératoires.

C'est très exactement cette phénoménologie que travaille ce nouveau numéro d'*e-Phaïstos*. On voit à l'œuvre dans chacun des articles, quoiqu'ils ne soient pas nécessairement présentés tels, les divers régimes de la pensée opératoire, la manière dont ils s'agencent et s'interpénètrent historiquement. C'est le régime de la technique en son plein développement, qu'ont analysés dans leur travaux réciproques Benjamin Ravier-Mazzocco et Bernard Delaunay. L'excellente définition qu'en avait donnée Jacques Guillaume dans l'*Encyclopaedia Universalis*, introduit à la compréhension de la technologie. Avec l'étude du *koudougou*, entendons la forge, de Sadaba au Burkina Faso, Elise Foniya Thiombiano-Ilboudo plonge le lecteur au cœur du régime de la pratique, caractérisé par l'oralité et l'élaboration symbolique des normes techniques et pose la question de l'innovation dans ce contexte spécifique. La belle synthèse sur le geste technique proposée par Martine Mille et Joëlle Petit est indispensable à qui veut comprendre les enjeux et méthodes de ce champ essentiel. L'analyse des normes et les règles de rédaction d'un savoir-faire gestuel, que fait Pierre-Alexandre Chaize, dans son étude des livres d'escrime à la fin du Moyen-Âge, la présentation par Daniel Jaquet de l'épée d'armes pour le combat singulier en armure donnent à voir quasiment en direct l'hybridation entre le régime de la pratique qui fonde l'action technique, et le régime de la technique, qui lui donne de nouveaux référents, au moyen de l'écrit. Hybridation encore entre pratique et technique, autour du calcul et de la co-activité au sein du complexe technique du *toyware* à Londres au XVIIIe siècle, et de sa plongée dans l'économie capitaliste, que met en avant la lecture de l'ouvrage de Liliane Hilaire-

Pérez, *La pièce et le geste : artisans, marchands et savoir technique à Londres au XVIIIe siècle*. Hybridation encore, entre pratique et technologie cette fois, qu'analysent finement Fabrice Le Pavic, Florent Laroché, Jean-Louis Kerouanton, dans leur passionnante étude de l'Arsenal de la Marine de Lorient dans l'après-Seconde Guerre mondiale. En forme d'ouverture, on appréciera enfin, sous la plume de Lucia Sánchez-Figueroa, à partir du patrimoine pétrolier du Venezuela, le renouvellement que font les pays émergent du concept de patrimoine industriel. Elle souligne au passage combien dans son pays, comme en Chine, comme en Afrique, il manque « une connaissance de l'histoire des techniques, nécessaire pour analyser l'histoire pétrolière et le patrimoine qui lui est lié sous plusieurs facettes : économique, sociale, architecturale, technique... ».